DENIS VOIGNIER

SCARBOROUGH FAIR

EXTRAIT chap.1

1

Un vent en rafales, des arbres dorés qui se plient sous la bourrasque, tandis que des trombes d'eau s'abattent sur la terre déjà gorgée. Quelques éclairs zèbrent le ciel et le fracas du tonnerre roule de vallon en vallon.

J'avance le dos courbé, luttant contre les éléments. Il y a bien longtemps que ma houppelande de laine épaisse ne me protège plus ni de l'eau ni du froid. Il me faut rapidement trouver un abri.

J'avise un groupement de rochers dans le sous-bois. Je quitte alors le sentier détrempé et grimpe jusqu'à ces blocs de granit qui me serviront peut-être de refuge temporaire. En effet, l'un d'eux présente comme un surplomb sous lequel je peux me glisser. Par chance, le sol, à cet endroit, est presque sec et cela me réconforte un peu. Si seulement je pouvais faire du feu…

C'est le milieu de l'après-midi et pourtant, le ciel est si noir que l'on croirait la nuit venue. Je vais prendre mon mal en patience, cette pluie finira bien par s'arrêter.

De dessous ma houppelande, je tire de ma besace quelques morceaux de viande séchée

achetés au marché de Kirby. Il faut dire que je n'ai rien mangé depuis cette dernière halte, c'est-à-dire depuis le matin.

Tandis que je mâche le porc légèrement salé, il me semble que la pluie faiblit. Le vent se calme, les cimes des hêtres sont moins agitées. Je pourrai peut-être atteindre un abri plus décent avant le crépuscule. C'est essentiel, car passer la nuit sur ces chemins boueux ne m'enchante guère.

Enfin, les nuages se déchirent, quelques rayons timides éclairent la colline qui fait face, je sens que c'est le moment d'en profiter avant que les éléments, peut-être, ne se déchaînent à nouveau.

Je rejoins le sentier et reprends mon avancée vers l'est. Selon mon estimation, il doit rester trois à quatre lieues à parcourir. Je peux donc arriver à temps…

Les bois de hêtres ont laissé la place à des vallons verdoyants. Les prairies, bordées de haies, se succèdent, et j'aperçois, sur ma droite, quelques moutons paisibles couchés sous des églantiers défleuris. J'allonge le pas, j'ai hâte d'arriver.

Soudain, d'un talus de ronces jaillissent trois individus aux allures menaçantes. Vêtus d'amples manteaux de laine, coiffés de chapeaux à larges bords, je distingue à peine leurs visages. Ils

tiennent en main une mauvaise fourche de bois qui pourrait néanmoins s'avérer dangereuse.

— Holà, manant ! Arrête-toi !

Je suis très étonné par cet accueil, mais la prudence m'incline à obéir. Ces trois hommes semblent déterminés. Pourtant, ils n'ont pas l'air de brigands. Ce sont probablement des paysans de cette région.

— Eh, messieurs, en voilà un accueil ! Est-ce ainsi que l'on traite les braves gens dans cette contrée ?

Les hommes se consultent du regard. Mon vocabulaire les surprend peut-être.

— Fais voir !

— De l'argent ? Vous voulez de l'argent, c'est cela ?

— Non, fais voir. Ouvre ce manteau et montre-nous ton torse.

Je comprends alors leurs craintes. Je vais rapidement les rassurer.

J'obtempère sans attendre. L'observation de mon torse doit les satisfaire.

— Lève les bras !

Un homme s'approche et observe aussi mon cou.

— C'est bon, dit-il.

Et ses compagnons abaissent leurs fourches tandis que je referme mon manteau détrempé.

— Vous êtes satisfaits, messieurs ?

— Oui, monseigneur ; vous comprenez, avec…

Le changement radical de statut me fait sourire. Peut-être la vue de la dague que je porte à la ceinture et ma chemise de batiste les ont-ils impressionnés.

— Je comprends. Avez-vous des cas par ici ?

— Pas encore. C'est pour cela que nous sommes très méfiants. Les personnes atteintes ne doivent pas pénétrer dans la contrée.

Les visages, que je distingue un peu mieux, à présent, se font moins hostiles.

— Où allez-vous donc ainsi, monseigneur ?

— Je me rends à Scarborough. J'aimerais y être avant la nuit.

L'un des paysans observe le ciel, vers l'ouest.

— Ce n'est pas prudent, la tempête va reprendre d'ici peu.

Je fais confiance à ces autochtones. Ils ont une habitude et une connaissance parfaite des conditions météorologiques de leur contrée. La direction du vent, l'aspect des nuages, le vol d'un oiseau et les voilà renseignés.

J'écarquille les yeux. Ont-ils une solution à me

proposer ? Un silence se fait, les hommes se reculent et se concertent à quelques pas de moi. L'un d'eux, celui qui m'avait observé de plus près se rapproche.

— Si cela vous tente, monseigneur, venez passer la nuit dans notre modeste demeure. Vous y trouverez le souper et vous pourrez faire sécher vos vêtements.

— Cela est fort aimable, messieurs. J'accepte avec joie. Je paierai ce qu'il faut, bien entendu.

J'ai accepté immédiatement car l'idée d'un lieu chauffé et d'un repas me tente bien. J'ai vite évacué l'idée qu'il peut s'agir d'un traquenard. Ne dit-on pas que sous couvert de venir en aide à des personnes en difficulté, des groupes de pillards détroussent les voyageurs de cette manière ? Mais ces paysans m'ont l'air d'être honnêtes et sincères.

Nous gravissons le talus pour monter une légère pente herbue. Un sentier se dessine un peu plus haut et mes trois compères l'empruntent, me faisant signe de les suivre. Une fois encore, un doute me parcourt l'esprit. Fais-je bien de les suivre ainsi ? Ne vont-ils pas m'occire au moment qu'ils jugeront opportun pour me délester de ma maigre fortune ? La vue d'une chaumière me réconforte. Une masure modeste, de pierre grises, dotée d'un épais toit de chaume. Une cheminée laisse échapper

une épaisse fumée qui sent le résineux. Alors que j'hésite encore, la porte de la maison s'ouvre et une femme, d'assez forte corpulence, apparaît sur le seuil. Son visage rougeaud et son sourire me rassurent.

— Vous voilà en compagnie, dirait-on ! lance-t-elle à l'adresse des trois hommes.

— Un voyageur, trempé comme une soupe. Avons-nous bien fait ?

— Pour sûr ! Qu'il entre et se sèche, le pauvre diable.

J'entre dans une grande pièce au sol de terre battue. Des bûches crépitent dans l'âtre et une douce chaleur règne dans la salle. Un mobilier simple et rustique occupe le centre de l'espace. Une table de chêne et ses deux bancs, deux coffres et quelques planches aux murs tenant lieu d'étagères. Une pierre large et lisse, située sur le côté de la cheminée accueille des pots divers, de terre cuite et de métal, une poêle et quelques gobelets de bois. Comme j'hésite un instant, la femme m'interpelle :

— Entrez, entrez donc. N'ayez crainte. Tenez, asseyez-vous là, sur ce banc. Il faut vous sécher avant d'attraper la mort.

Elle a raison, cette brave femme. Je ne suis pas d'une nature fragile mais ce n'est pas le moment

d’attraper un mauvais coup de froid.

— Et vous autres, dit-elle en se tournant vers les hommes, ne restez donc pas les bras ballants. Cherchez de quoi boire et remettez du bois dans ce feu.

Les hommes obtempèrent. L’un d’entre eux se dirige vers le fond de la pièce, écarte une tenture et disparaît. J’ai juste le temps d’apercevoir une chèvre et l’odeur qui émane de l’endroit me laisse à penser que des porcs ne sont guère loin.

— Allez, jeune homme, ôtez-moi tout ceci que l’on fasse sécher vos vêtements.

C’est ainsi que mon manteau, ma chemise de batiste et mes chausses se retrouvent suspendus au-dessus du foyer. Les vêtements fument tant ils sont gorgés d’eau. On me passe une sorte de robe de toile épaisse afin que je me couvre.

— Je ne sais comment vous remercier… enfin, si, je sais. Je vous dédommagerai pour tout ceci.

— Bah, jeune homme, ne vous en faites pas pour cela.

— Mais, Ellyn, intervient alors l’un des hommes, quelques pièces…

Ses deux compagnons opinent du chef. Ellyn ne répond pas, mais je suis bien certain qu’elle ne serait pas contre un dédommagement.

Elle pose devant moi un bol de bois empli d'une soupe fumante. Des pois sans doute et quelques morceaux de lard – les cochons dont je soupçonne la présence. Le breuvage me réchauffe autant l'âme que le corps. Ces gens sont vraiment sympathiques. À leur tour, ils se servent un bol de soupe et mangent avec moi, L'un des hommes coupe, à l'aide d'un long coutelas, de larges tranches d'un pain gris qu'il distribue à chacun.

— Ces rustres se sont-ils présentés au moins ? me demande Ellyn.

— Oui, avec des fourches.

— Ça ne m'étonne pas. Quand je pense que je dois nourrir ces bons à rien.

Les hommes rient de bon cœur, ils ont sans doute l'habitude de ce genre de remarque. J'apprends donc qu'ils se nomment respectivement Blaize, Gobind et Vincent, que les deux premiers sont les frères de Ellyn et que le troisième est un cousin éloigné qu'ils ont recueilli.

Je me présente donc à mon tour.

— William Robertson, j'habite York. Je me rends à Scarborough, je dois y rencontrer un cousin pour traiter affaire.

— Affaire ? demande Vincent, intrigué.

— Oui, je m'occupe d'une petite entreprise

d’imprimerie et ce cousin pourrait avoir besoin de mes services. Et puis, la grande fête et le marché ne commencent-ils pas dans quelques jours ?

Ellyn intervint alors.

— Vous vous sentez mieux, monseigneur ?

— Cette soupe est excellente et m’a fait beaucoup de bien. Je suis bien heureux de vous avoir trouvés sur mon chemin.

— Nous surveillons ce sentier que vous avez emprunté. Les nouvelles du sud n’étaient pas très bonnes ces derniers temps et nous ne voulons pas que l’épidémie gagne notre contrée.

— Je vous comprends. Cependant, la maladie perd du terrain, les cas déclarés, et les morts, sont moins nombreux depuis ces deux dernières semaines.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Ces informations sont assez fiables.

— Vous venez donc de York. À pied ?

— Oui, à pied. J’avais bien un cheval mais il est mort, atteint par la maladie. D’autres aussi et les survivants ont été réquisitionnés pour tirer les charrettes transportant les cadavres.

— Eh bien, jeune homme, intervint Ellyn, en voilà bien de la triste histoire. C’est vrai, par ici, nous sommes épargnés. Pour le moment.

Je vois passer dans son regard une ombre de crainte. Les récits qui circulent sont édifiants et très inquiétants. Je comprends son angoisse.

— Rassurez-vous Ellyn, cela va passer. Il ne peut en être autrement.

J'essaie de la rassurer mais n'en suis pas moi-même totalement convaincu. Et si les régions jusqu'alors épargnées venaient à être touchées par ce terrible fléau ? Mais peut-être les villes, dont les conditions de salubrité s'avèrent assez déplorables, sont-elles plus propices au développement de la maladie que les campagnes ? Ici, l'air est frais et revigorant, les habitants ne vivent pas dans la promiscuité, loin de là, ils se nourrissent probablement très sainement et semblent plus robustes.

— Dieu vous entende, Dieu vous entende, marmonne alors Elynn.

La nuit est venue. Par l'unique fenêtre qui donne vers l'ouest j'aperçois un ciel moins tourmenté. Je m'approche et constate que le ciel se déchire, des étoiles, par endroits apparaissent comme par enchantement.

— Rassurez-vous, monseigneur, il fera bon demain matin. Vous pourrez aller sans crainte jusqu'à Scarborough.

Je fais confiance à Blaize, il a l'air de bien connaître son affaire.

Les hommes quittent la grande salle. Je suppose qu'ils vont vérifier les enclos avant d'aller dormir. J'ai cru comprendre que cette famille, hormis la chèvre et trois porcs bien gras, possède aussi quelques poules et des oies. Un bœuf complète cette liste, animal fort utile pour labourer et tirer une charrette. Avec un potager attenant, je comprends bien que ces gens, sans vivre dans l'opulence, ne manquent pas de nourriture.

Gobind est de retour, l'air satisfait.

— Venez, monseigneur, je vais vous montrer où passer la nuit. Ici, nous n'avons pas de place suffisante, mais dans l'appentis, nous disposons d'un endroit bien abrité et garni d'une bonne paille bien sèche. Vous y serez à votre aise.

— Merci Gobind, cela me convient parfaitement.

— Nous allons alimenter le feu comme il faut, ajoute Ellyn. Demain, vos vêtements seront parfaitement secs.

— Merci encore.

Et je suis Gobind qui me guide vers l'appentis. C'est un abri qui se situe sur le côté de la maison et auquel je n'ai pas prêté attention sur le moment. Il jouxte l'un des murs de la bâtisse et dans l'un

des angles, protégé du vent et de la vue, on y trouve un emplacement de terre battue garni de paille.

— Vous serez bien ici, monseigneur. Dormez tranquille, le secteur est très calme. Je vous dis à demain, au point du jour.

— Entendu, au point du jour.

Et Gobind s'éloigne de sa démarche pesante après m'avoir adressé un petit signe amical de la main.

Quelle chance j'ai eu de les croiser ! Sans eux j'aurais été transi de froid et aurais peut-être attrapé une mauvaise toux. Ces gens sont vraiment serviables et m'ont rendu un grand service. Allongé sur le dos, respirant l'odeur délicieuse de la terre humide mêlée à celle de la paille et du foin, je ferme les yeux et m'endors paisiblement.

C'est un bruit furtif qui me tire de mon sommeil et de mes songes. Je me dresse sur mes coudes. La nuit est presque d'un noir d'encre. Je scrute les alentours. Une ombre mobile est à quelques mètres de moi, visiblement devant l'enclos servant de poulailler. Un renard ! Il vient chercher pitance et va peut-être réussir à pénétrer dans l'enclos. Cet animal est malin et ingénieux. Je me lève

prestement afin de l'effrayer. L'animal, surpris, détale sans demander son reste. Le danger, pour cette nuit, est écarté.

La porte de la maison s'est ouverte. Dans le rectangle de lumière que dispense le foyer, je remarque trois ombres. Mes amis paysans. Je suis étonné d'une telle sortie nocturne car il me semble que la nuit est déjà bien avancée. Peut-être surveillent-ils leur domaine, car les prédateurs sont peut-être plus nombreux que je ne l'imagine. Je m'apprête à les rejoindre lorsque à la faveur de la lumière, je distingue, dans leurs mains, de longues lames effilées. Ils se dirigent, sans bruit, vers l'appentis. Seigneur ! Je comprends très vite le but de cette manœuvre. Je ne traîne pas. Tandis qu'ils gagnent l'abri, je me précipite dans la grande salle. Par chance, Ellyn ne s'y trouve pas. Je récupère mes chausses, ma chemise, ma houppelande et ma dague. Aussi vite, je quitte les lieux et me dirige dans la direction opposée, courant dans l'herbe, Lorsque après une course effrénée, j'estime avoir suffisamment mis de distance entre mes agresseurs et moi-même, je m'assieds au pied d'un arbre. C'est à ce moment que la peur monte en moi et me fait trembler nerveusement.